

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT :	Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
	six mois, 14
	un an, 25

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 26 Décembre 1867

BULLETIN.

Tout en acceptant la démission de M. Menabrea et de ses collègues, Victor-Emanuel a chargé ce général de constituer un nouveau ministère. La chambre italienne s'est ajournée au 7 janvier.

Que M. Menabrea soit maintenu ou remplacé, le fait a peu d'importance au point de vue français : tous les ministres de la maison de Savoie se valent. Pourtant, M. Menabrea vaut peut-être un peu moins que les autres. Jusqu'ici, s'il n'a pas envoyé de garibaldiens à Rome, il a fait voter la suspension du paiement de la dette afférente aux anciennes provinces pontificales. Cette félonie est digne de la politique florentine.

La Patrie considère comme probable une protestation du gouvernement français et la Liberté affirme que l'ordre en a été expédié à M. Malaret.

Mais il faut nous attendre à un statu quo qui se prolongera jusqu'à la fin de la première huitaine de janvier.

Entre temps, on recommence à parler de préparatifs qui seraient faits à Toulon pour l'embarquement de nouvelles troupes en destination de Rome.

On donne comme certain que le cabinet de Florence a obtenu de la Prusse que le traité de 1866 ayant pour objet de garantir l'Italie contre toute attaque du dehors fut prorogé. En outre, d'après des renseignements que publie le Journal de Paris, la conclusion d'une alliance offensive et défensive entre la Prusse et la Russie serait un fait notoire. Nos correspondants, ajoute la feuille que nous citons, croient même pouvoir ajouter qu'il est permis de tirer de quelques indiscrétions officielles les inductions suivantes : Un conflit éclaterait prochainement entre la Serbie, le Montenegro et le gouvernement turc. Les causes probables de ce conflit seraient les suivantes : Le Montenegro demanderait à la Porte les bouches du Cattaro et la Serbie accentuerait énergiquement ses récla-

mations au sujet de l'affaire de Routschouk. Les deux Etats soutiendraient leurs prétentions sur les armes, et dès l'ouverture des hostilités, un corps d'armée russe occuperait les principautés danubiennes.

C'est le moment que la Prusse choisirait pour violer la stipulation du traité de Prague, relativement à la ligne du Mein.

J. REBOUX.

L'ANGLETERRE ET LES FÉNIANS

On écrit de Londres le 24 décembre : Cette année, Noël ne sera pas gai à Londres. La conspiration féniante, contre laquelle il faut lutter avec énergie, préoccupe et assombrit les esprits. Assurément, l'ordre finira par se rétablir, mais ce ne sera peut-être qu'après que l'Angleterre aura passé par de rudes épreuves. De toutes les conspirations des féniens récemment découvertes, la plus sérieuse et la plus alarmante est celle qui paraît s'être glissée dans les rangs du 72^e régiment de h^g an lers, l'un des plus distingués au service. Le sergent Maguire, de ce régiment, a été arrêté sous la prévention de fénianisme. La police, à Londres, a reçu un renfort de 1,000 hommes. Des milliers de constables spéciaux ont été admis à prêter serment. Dans tous les édifices publics les plus grandes précautions sont prises afin d'empêcher tout incendie. Des ordres sévères sont donnés partout pour que l'on se tienne sur le qui-vive ; on craint que les féniens ne veuillent profiter des jours fériés pour faire le mal, ce qui n'empêche pas les journaux féniens de prêcher hautement et ouvertement la trahison. Le jour viendra où l'Angleterre sera forcée de retirer ou suspendre une liberté dont on fait un si cruel abus dans des vues d'anarchie et de désordre.

Hier soir, John Bright a fait un long discours à Rochdale ; il a dénoncé hautement le ministère qui n'a pas craint, pour entrer en place et s'y maintenir, d'adopter un bill infiniment pire, sous tous les rapports, que celui qu'ils avaient repoussé en 1866. Leur attitude, en cette circonstance, porte à croire qu'il n'est pas une seule institution nationale, si honorable et si ancienne qu'elle soit, que le ministère ne soit capable de sacrifier dans la vue de conserver la direction des affaires. Parlant de l'Irlande, il a dit : En ce moment, il nous faut, avec les contributions

du royaume, maintenir une force armée de 25,000 hommes en Irlande, et cela pour préserver la paix dans un pays que nous gouvernons, depuis plusieurs centaines d'années, et qui, depuis tant de générations est sous la dénomination du souverain et du parlement d'Angleterre. De plus, nous avons en Irlande de 12 à 15,000 agents de police et ces agents valent, quant au maniement des armes et à la discipline, les meilleurs soldats de notre armée. Ce n'est pas tout : Nous entretenons au Canada, c'est-à-dire à 3 ou 4,000 milles d'ici, à l'aide de nos contributions 15,000 soldats et dans quel but ? Dans le but de tenir tête et, s'il en est besoin de donner la chasse aux Irlandais et les refusant aux Etats-Unis.

En Amérique, nous voyons une autre Irlande, une Irlande qui ne craint pas le gouvernement anglo-irlandais, une Irlande qui sympathise passionnément à toutes les souffrances de la patrie que ces Irlandais ont quittée. La plupart de ces hommes sont habiles, beaucoup d'entre eux sont d'autant plus dangereux qu'ils ont été habitués à des actes de cruauté, à des actes sangonnaires, pendant une guerre civile, envenimée et sanglante ! Affranchis désormais des préoccupations de cette guerre, il n'est pas étonnant qu'aujourd'hui ils usent de leur tactique pour un objet, suivant eux, patriotique.

Voilà comment s'exprime un membre de parlement au moment même où le gouvernement britannique a peine à se défendre contre une rébellion flagrante, audacieuse !

Pour extrait : J. REBOUX.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE du Journal de Roubaix

Paris, 25 décembre.

La discussion de la loi militaire se poursuit au Corps législatif sans incident remarquable ; il faut cependant constater que le maréchal Niel est venu soutenir la même thèse que M. Rouher, quand il a déclaré qu'en préparant notre organisation militaire, il croyait travailler efficacement pour assurer la paix. Songez que les ministres ne pouvaient parler différemment : tant qu'une lutte n'est pas imminente, tant que l'on peut conserver quelque espérance de l'éviter, ceux qui sont chargés des destinées des nations ont l'habitude de s'abstenir de toute manifestation belliqueuse. Il en est pour la paix

comme pour la vertu ; on se prépare contre elle, mais on en parle toujours le langage. Nous devons par conséquent reconnaître que les déclarations pacifiques des ministres ont produit peu d'effet, et que, au contraire, on a attaché une importance toute particulière aux paroles du maréchal Niel affirmant que nos arsenaux sont pleins et que notre armée est prête pour la lutte. Si le maréchal Randon avait pu faire semblable déclaration au lendemain de Sadowa, il est probable que l'unité allemande ne serait pas arrivée au point où elle en est.

On est très inquiet ici de la tournure que prennent les affaires d'Italie. Le général Menabrea ne semble avoir consenti à accepter la mission de former un nouveau cabinet que pour ne pas laisser passer les fêtes Noël et du jour de l'an sans qu'il y eût même une apparence de gouvernement. La crise est simplement suspendue : elle recommencera après les vacances du Parlement. Quant à la conférence qui a été l'objet de quelques conversations particulières entre les représentants des grandes puissances, il n'en sera plus question très-vraisemblablement.

Dans le camp des novellistes français et allemands, on a été très-intrigué par la visite que M. de Goltz a faite avant-hier à M. de Moustier. On avait prétendu qu'elle se rattachait aux événements d'Italie ; j'entends dire aujourd'hui qu'il n'en est rien et que l'ambassadeur de Prusse est allé s'entendre avec notre ministre au sujet de la qualité qu'il doit prendre prochainement d'ambassadeur de la confédération du Nord.

Depuis deux ou trois jours, on parle de prochaines complications en Orient : la Russie s'agitait de ce côté, et des notes auraient été échangées entre les cabinets : tout cela est bien vague.

Les deux élections de l'Indre-et-Loire et de la Somme donneront lieu à un scrutin de ballottage. Ce double résultat a produit ici d'autant plus d'impression que les candidats de l'opposition s'étaient prononcés contre la loi militaire. Il n'est plus question d'une dissolution du Corps législatif.

Le Moniteur de ce soir ne publie pas sa revue hebdomadaire qui paraît d'ordinaire le mercredi.

M. Nogent Saint Laurent a terminé son rapport sur le projet de loi relatif à la presse, mais il ne l'a pas encore déposé. On dit que la vraie cause de la crise ministérielle en Belgique se rattache aux actualités d'une guerre entre la France et la Prusse. La situation de la Belgique

est des plus délicates entre ces deux puissants voisins.

Le prince de Galles va faire paraître un volume de poésies sous ce titre : *Poésies de jeunesse*. Est-ce que, par hasard, le prince ferait allusion à certains épisodes de son séjour à Paris ?

Le Corsaire est de nouveau pourvu pour publication d'article traitant de matières politiques.

CH. CAROT.

BOURSE DE PARIS DU 24 DÉCEMBRE.

La démission du cabinet Menabrea était prévue, aussi n'a-t-elle produit qu'un effet très-limité : on ouvre avec 0,10 de baisse à 68,55 ; on fait au plus bas 68,50 pour reconquérir presque aussitôt le cours de 68,60 qui n'a plus été perdu.

D'ailleurs, M. Limayrac avait pris dès ce matin le soin de tendre la perche aux acheteurs : il déclare des hauteurs du Constitutionnel, qu'il est toujours content de la Prusse. Cette tentative, faite pour isoler la question italienne, n'a pas passé inaperçue et a influencé quelques acheteurs de bonne volonté.

Il ne faut cependant pas se dissimuler que le sort de la liquidation de fin décembre est tout entier dans le dénouement de la crise ministérielle italienne. Si le roi revient à Ratazzi, comme le bruit en court, la situation sera plus grave que jamais : nous conseillons donc à ceux qui nous lisent de s'abstenir d'acheter et surtout aux porteurs d'Italien d'alléger leur portefeuille ; qu'ils profitent de la bonne tenue de cette rente ; une main puissante la soutient encore ; mais elle doit être fatiguée.

Les autres valeurs sont restées assez indifférentes aux oscillations des rentes française et italienne. Du reste, les porteurs sont en ce moment occupés à la récolte de leurs coupons.

Tout finit mieux ; et à peu près aux cours d'hier.

Derniers cours : 3 0/0, 68,65 — Italien 45,20. — Mobilier 168. — Lyon 873. — Orléans 856. — Nord 1,172. — Lombard 550. — Autrichien 505.

Après Bourse, très-bonne tenue des cours de clôture.

Les deux cotes de Londres se résument en 1/8 de baisse ; celles de province reproduisent à peu près nos cours de clôture d'hier.

CELLIER.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 27 DÉCEMBRE 1867.

— 20 —

LA CHASSE AU RUBAN

CHAPITRE XV.

LE RÉCIT DE M. DE BARANVILLE.

(Suite — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 25 décembre).

M. Paul de Baranville continua ainsi son récit :

« Le 2 mai, je reçus de ma sœur un billet ainsi conçu :

« L'heure est venue, je suis toute à toi, et t'attends au Corso. »

« Mon père sans doute était arrivé.

« Comme elle le disait, l'heure était solennelle et suprême ; j'entraï chez Julia : mon visage dut lui révéler mon trouble intérieur, car je vis ses yeux se fixer sur moi plus pénétrants.

« Mes fréquentes absences étaient pour elle, je le savais, un grand chagrin ; j'a-

vais souvent surpris ses pleurs, mais j'avais dû me taire.

« Pourtant, ce jour-là, vaincu par ce regard profond et doux, je la pris dans mes bras et j'allais parler quand je me souvins de la recommandation de ma sœur.

« Pour ne point succomber, je m'enfuis en lui jetant, au seuil de la porte, quelques mots d'espérance.

« Hélas ! il était dit que je ne la verrai plus !... Ce baiser que je venais d'échanger avec elle était le dernier.

« Oh ! si j'avais pu le prévoir, je serais mort avant d'avoir laissé nos lèvres se désunir !

« A l'entrée du Corso, je trouvai ma sœur et montai dans sa voiture.

« Allons, me dit-elle, il nous attend.

« Puis elle m'apprit qu'ayant, le matin même, su l'arrivée de notre père, elle lui avait dépêché un courrier pour lui annoncer notre visite.

« Le jour naissait quand nous arrivâmes ; la fraîcheur de la nuit n'avait calmé qu'à peine mes fiévreuses pensées.

« En apercevant mon père, je courus, voulant me jeter à ses pieds ; mais ses bras s'ouvrirent à son fils, qu'il tint longuement serré sur sa poitrine.

« Ce cœur, si longtemps inflexible, s'était senti vaincu par ma seule présence ; nous n'eûmes besoin, que de quelques ins-

tants pour dissiper ses derniers scrupules.

« Va donc me la chercher, me dit-il, cette belle inconnue qui m'a fait si longtemps oublier de toi.

« Quels célestes horizons m'ouvrirent ces mots !...

« Ma sœur et moi nous repartîmes, heureux du bonheur que nous apportions avec nous.

« Quand nous nous arrêtâmes devant la maison qui si longtemps avait abrité mes amours, la nuit était venue.

« Mes yeux inquiets cherchèrent vainement aux fenêtres une lumière, un signe de vie ; mon oreille attentive attendait un des cris joyeux de ma Louise chérie : rien que silence et solitude.

« Je franchis d'un bond les marches de l'escalier ; j'entraï, puis, allumant une bougie, je parcourus toute la maison ; ma sœur me suivait, devinant déjà l'horrible coup qui me frappait.

« Dans la chambre de ma Julia, les meubles ouverts et vides avaient frappé mes yeux, mais je voulais douter ; je courus à l'église voisine, elle était solitaire ; seul, un pauvre, sous le porche, voulut me conter ses malheurs ; affreuse dérision !

« Le couvent !... j'avais oublié le couvent, j'y volai, j'y demandai ma fille Louise.

« Depuis plusieurs heures déjà sa mère, était venue la chercher ; elle avait payé la

pension de l'enfant, puis elles étaient parties.

« Le doute devenait impossible, l'affreuse vérité m'écrasa ; sans ma sœur, je serais tombé foudroyé dans la rue ; elle me fit transporter dans la gondole et conduire chez elle.

« Je ne revins complètement à moi que le lendemain, les pleurs abondants que je répandis, au dire des médecins, me sauvèrent.

« Larmes cruelles, vous n'avez servi qu'à prolonger ma torture et mes regrets sans fin !

« Toutes mes démarches furent vaines ; partout je les cherchai sans les trouver jamais !... Ma Julia !... pourquoi m'avait-elle quitté ?... pourquoi m'avait-elle ravi les caresses de ma fille ?...

« Sans doute elle était lasse de souffrir, et notre fausse position lui était devenue odieuse, insupportable ; n'écouterait que sa fierté blessée, elle avait fui les lieux qui l'avaient vue rougir.

« Hélas ! au moment où tous nos maux allaient finir ! Combien j'ai maudit, depuis, mon silence fatal ; la veille, si j'eusse parlé, j'aurais encore ses caresses et son amour.

« Toute ma vie, depuis lors, s'est épuisée en recherches inutiles.

« Il y a quatre ans, je lus, dans un journal de Marseille, parmi les décès, le nom

de Julia Barnetti, c'était le sien ; je partis aussitôt pour la France et débarquai à Marseille.

« Les renseignements qu'on me fournit me conduisirent à une maison qu'elle avait habitée sur le bord de la mer ; là, des personnes que j'interrogeai dissipèrent mes derniers doutes ; j'étais bien en présence des lieux habités par Julia et sa fille.

« Je m'agenouillai sur ce sable oublié qui n'avait point su garder la trace de leurs pas ; mes yeux longtemps contemplèrent tous ces horizons voisins ou leurs regards s'étaient souvent reposés, et mes larmes arrosèrent ce seuil solitaire et caché qui la vit mourir, après avoir abrité ses derniers jours.

« Mais un lien me rattachait encore ici-bas, ma fille me restait, ma tendresse pour elle s'augmentait de toute l'affection que j'avais eue pour sa pauvre mère.

« Pendant quatre ans rien ne put rebuter mes incessantes démarches ; mais un jour vint enfin où je m'avouai vaincu.

« Ce jour-là, monsieur, vous m'avez retiré des flots et conservé une vie dont chaque heure est un supplice.

« Depuis lors, je vous ai cherché, j'ai maintenu que je ne saurais plus passer à vos yeux pour un ingrat, je vais retourner où tout m'appelle. »

M. de Baranville s'était levé ; Georges,